

—Pourquoi rentrer ? Ne préférez-vous pas ce beau clair de lune aux quinquets fumeux de l'horrible tripot d'où nous sortons ?

Le licencié ne me répondit qu'après un long silence. La cloche dont les frémissements devenaient de plus en plus distincts, exerçait évidemment sur mon compagnon une sorte d'influence ou plutôt de pression inexplicable. Je ne sais si don Tadeo remarqua enfin ma surprise ; mais peut-être céda-t-il à un besoin impérieux d'expansion en me prenant la main et en laissant s'échapper, au milieu de sanglots mal étouffés, ces étranges paroles :

—Il faut que vous m'écoutez ; je n'entends jamais cette cloche tinter un glas sans voir dans un rêve bizarre les plus tristes épisodes de ma vie se dérouler devant mes yeux. Rien en moi n'excitera plus votre surprise quand vous connaîtrez l'horrible événement que ce glas me rappelle.

Je fis signe au licencié que j'étais prêt à l'écouter, et voici l'histoire qu'il me raconta avec un sang-froid que cet exorde si brusque et empreint d'une exaltation si douloureuse ne laissait guère soupçonner.

—En l'an 1825,—il y a aujourd'hui dix ans de cela (nous étions en 1835),—une tentative d'assassinat fut commise à Mexico. Ce n'est là malheureusement qu'un fait trop ordinaire pour la capitale du Mexique, et si l'attention publique se porta un moment sur cette affaire, ce fut surtout à cause des circonstances qui l'avaient accompagnée. C'est grâce à l'étrangeté de ces circonstances que la tentative dont je vous parle, au lieu d'être racontée brièvement à la dernière colonne des journaux, figura parmi les événements plus ou moins importants qui ont le privilège d'occuper pendant plus d'une semaine la population désœuvrée de Mexico. Un singulier mystère planait, en effet, sur cette tentative de meurtre. Aux premières heures du jour, quand le *Paseo* de Bucareli (1) est encore désert, une voiture de place était venue stationner dans un endroit retiré de la promenade. Le cocher était descendu de son siège, et s'était écarté discrètement, comme s'il eût deviné le motif de cette station matinale. Était-ce un homme ou une femme que cette voiture de *providencia* (vous savez qu'on appelle ainsi les voitures de place à Mexico) amena à un rendez-vous ? Les stores soigneusement baissés innaïent à cet égard toute conjecture ; mais on sut plus tard qu'il y avait dans la voiture une jeune femme d'une éclatante beauté, qui, cédant à la vanité créole, s'était parée, pour cette occasion, de tous ses diamants. Les créoles ont ce travers, vous le savez, de vouloir paraître aussi riches que belles, et pourtant, quoique pût faire la jeune femme, elle était encore plus belle que riche. Quelques instants s'écoulèrent, puis un homme enveloppé dans un large manteau s'avança vers la voiture. La portière s'ouvrit à son approche, et se referma précipitamment. Une rencontre de ce genre était trop dans les mœurs mexicaines pour étonner le cocher, qui se coucha sur le gazon à l'ombre des peupliers, et ne tarda pas à s'endormir profondément. Quand il se réveilla, la voiture était toujours à la même place. Seulement l'ombre des peupliers, au lieu de s'incliner vers le couchant comme à l'heure où il s'était endormi, s'allongeait vers l'Orient, c'est-à-dire, que le

soleil achevait sa course, et que le soir allait succéder au matin. C'était l'heure où le *Paseo* commence à être fréquenté par les promeneurs. Le cocher s'étonna d'avoir dormi si longtemps ; il courut à la voiture, appela, et, ne recevant pas de réponse, ouvrit la portière. Alors un lugubre spectacle s'offrit à lui. Affaissée sur les coussins, la jeune femme était plongée dans un évanouissement qui s'expliquait trop bien par le sang dont la voiture était inondée. Ce sang coulait d'une large plaie qu'avait faite le poignard sûrement dirigé de quelque bandit émérite, et cette plaie, au premier aspect, semblait mortelle. De tous les diamants qui étincelaient au cou et aux oreilles de la jeune créole, pas un n'était resté. La malheureuse femme n'avait donc trouvé qu'un assassin au lieu d'un amant, et le vol avait suivi le meurtre. Les cris du cocher ne tardèrent pas à attirer la foule, parmi laquelle se trouva heureusement un médecin, qui constata que la victime vivait encore. Dès-lors il ne s'agit plus que de la transporter au couvent le plus proche, et c'est ce qu'on fit. Ce couvent était celui des Bernardines. Ce premier devoir de l'humanité rempli, la tâche de la justice commença ; mais, tandis que les médecins ramenaient à la vie, par des soins intelligents, la malheureuse femme, les juges ne virent pas leurs poursuites contre le meurtrier couronnées du même succès. On arrêta d'abord le cocher, et on dut le relâcher bientôt après avoir reconnu sa parfaite innocence. On arrêta ensuite un jeune Espagnol dont les assiduités et les galanteries pour la créole n'étaient un secret pour personne. Celui-ci apprit à la fois ainsi l'infidélité et la mort de celle dont il voulait faire sa femme. Ce fut un coup affreux (ici la voix de don Tadeo trembla visiblement), et peu s'en fallut qu'il n'en perdît la raison. Au bout d'un an, l'Espagnol fut relâché faute de preuves ; mais il sortait des prisons ruiné par les frais de justice et le cœur privé de ses plus chères illusions. Il sut alors que celle qui l'avait trompé, et qu'il avait pleurée comme morte, vivait encore, mais qu'elle avait renoncé au monde et pris le voile dans le couvent même où elle s'était vue recueillie après l'événement du *Paseo*. Il ne fit aucune tentative cependant pour la voir ; mais tous ses efforts, toutes ses pensées n'eurent plus qu'un seul but, la vengeance. La justice mexicaine n'avait pas su découvrir le meurtrier : il se promit de continuer les poursuites trop tôt abandonnées, et de réussir là même où la coupable indolence des juges avait déclaré le succès impossible.

Ici le licencié fit une pause ; le glas des Bernardines tintait toujours, et je commençais à comprendre l'émotion qu'éveillaient en lui ces sons lamentables.

—Cet Espagnol, vous l'avez deviné, c'est moi. J'avais pu dérober au dossier de cette lugubre affaire une lettre trouvée sur la jeune fille, et dans laquelle on lui assignait le rendez-vous où elle avait rencontré la mort. Ce fut pour moi le seul fil à l'aide duquel je remontai le sombre labyrinthe où la justice mexicaine s'était égarée. Dès lors commença dans ma vie une période ténébreuse et agitée que la mort seule pourra finir. Je me résignai à vivre au milieu des voleurs et des meurtriers dans l'espoir d'arriver, par leurs révélations, à la connaissance du secret qui me préoccupait. Sous prétexte d'exercer ma profession de légiste, j'allai au-devant de toutes

(1) Promenade publique à Mexico.